

INTRODUCTION

[Rémi Beau](#), [Catherine Larrère](#)
in Rémi Beau et al., Penser l'Anthropocène

Presses de Sciences Po | « Académique »

2018 | pages 7 à 18

ISBN 9782724622102

DOI 10.3917/scpo.beaur.2018.01.0007

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/penser-l-anthropocene---page-7.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Introduction

Rémi Beau, Catherine Larrère

En novembre 2015 se tenait au Collège de France un colloque international intitulé « Comment penser l'Anthropocène ? ». Précédant d'un mois la Conférence sur le climat de Paris, ces deux journées de réflexion entendaient mettre en lumière l'engagement intellectuel de la communauté de la recherche face au changement global. Une cinquantaine de chercheurs d'horizons disciplinaires et géographiques variés y avaient été invités à débattre de cette notion qui déstabilise les sciences humaines et sociales en ce début de XXI^e siècle : l'Anthropocène. Issu de ce colloque, ce livre veut restituer la richesse et la diversité des communications qui y furent présentées. Par là, il propose un large panorama des pensées actuelles sur le sujet.

Popularisée aux débuts des années 2000 par le géochimiste Paul Crutzen¹, la notion d'Anthropocène se présente comme une proposition destinée aux chercheurs en sciences de la vie et de la terre émettant l'hypothèse que la planète serait entrée dans une nouvelle époque géologique succédant à l'Holocène. Après quelques millions d'années marquées par une relative stabilité de la composition de l'atmosphère terrestre, l'élévation de la concentration en dioxyde de carbone et en méthane, due aux émissions humaines, permettrait, en effet, d'identifier une rupture significative à l'échelle temporelle de l'histoire géologique et rendrait, par conséquent, légitime la définition d'une nouvelle catégorisation du

1. Paul J. Crutzen, « Geology of mankind », *Nature*, 415 (6867), 2002, p. 23-23.

temps planétaire. Dès ce premier texte, Crutzen mettait également en avant l'irréductibilité de l'Anthropocène à la seule question du climat et soulignait, au contraire, la diversité des phénomènes en cours marquant l'emprise croissante des hommes sur la planète. Du dysfonctionnement du cycle de l'azote à l'extinction de la biodiversité en passant par la surexploitation des ressources piscicoles et la gestion de la ressource en eau, le géochimiste invitait à comprendre la constitution de l'humanité en force géologique sous la modalité plurielle de la perturbation de la plupart des grands cycles biogéochimiques de la planète. De ce point de vue, l'un des premiers apports de la notion d'Anthropocène pour penser le changement global était précisément de sortir du cadrage exclusif sur la question climatique qui avait caractérisé la réflexion environnementale dans les dernières années du xx^e siècle. Il ne s'agissait pas, bien sûr, de la minorer, mais de donner plus de visibilité à des processus en voie d'accélération tout aussi inquiétants, à commencer par l'érosion massive de la biodiversité planétaire.

Nom d'une époque géologique, l'Anthropocène est soumis, comme toute proposition de nouvelle catégorisation du temps géologique, à l'expertise de la Commission internationale de stratigraphie. Suivant le cours normal du développement des sciences, l'hypothèse est au centre de débats et de controverses opposant les chercheurs en géosciences et qui s'articulent aussi bien autour de la question de la pertinence même de cette nouvelle catégorie que de la difficile question de sa datation. Cependant, si la notion connaît depuis quelques années une popularité qui ne cesse de croître, c'est que la portée de sa capacité déstabilisatrice excède très largement les limites du groupe de la sous-commission du Quaternaire formé pour débattre de son versant stratigraphique. Par sa définition même, l'Anthropocène semble se soustraire aux partages disciplinaires, et en particulier au grand partage entre les sciences de l'homme et les sciences de la nature. Pour la première fois dans l'histoire de la planète, une époque géologique serait définie par la capacité d'action d'une espèce : l'espèce humaine. C'est ainsi que se dessine le grand récit de la rencontre entre l'histoire sociale des hommes et l'histoire naturelle de la planète.

Si la simple signification de la notion ne pouvait ainsi qu'attirer l'œil des chercheurs en sciences humaines et sociales, la publication d'un article de l'historien indien Dipesh Chakrabarty, « The

climate of history : four thesis² », finit de convaincre certains d'entre eux qu'un problème important était en train d'émerger. Comment un penseur spécialisé dans les études post-coloniales en était-il venu à formuler la thèse que, plus que la seule histoire sociale du capitalisme et de ses effets, il fallait désormais penser une histoire globale intégrant l'agentivité de l'espèce humaine tout entière ? Il y avait là de quoi déstabiliser plus d'un chercheur.

À première vue, le caractère massif d'une telle thèse faisant de l'humanité le nouvel acteur de l'histoire ne pouvait qu'inviter les chercheurs en sciences humaines et sociales à la balayer du revers de la main. Derrière l'image de cette unité affirmée, tout embryon de pensée critique reconnaissait les traits d'une petite portion de l'humanité qui depuis le XIX^e siècle a fondé son développement économique rapide sur l'extraction et l'utilisation des ressources fossiles. Pour le dire très simplement, l'Anthropocène apparaissait comme le nom d'une stratégie implicite, d'une ruse du pouvoir, qui visait à répartir entre tous les pays du monde les coûts du changement global, sans revenir sur la distribution historique de ses avantages. En voulant donner à la crise contemporaine une causalité purement anthropologique, l'Anthropocène n'était que le faux nez du Capitalocène ou de l'Anglocène³.

Cette réaction critique face à l'élan partagé pour l'histoire longue aux effets dépolitisants était légitime. Adopter le point de vue du futur éloigné pour supposer que, plus que les tribulations de l'histoire sociale, politique et économique des XIX^e et XX^e siècles, les générations lointaines retiendront surtout l'événement technique que fut l'invention de la machine à vapeur, cette idée que Vladimir Vernadsky trouvait déjà chez Bergson⁴, ne conduit-il pas implicitement à détourner le regard des inégalités et des injustices profondes qui caractérisent l'état actuel du monde ? Le goût naissant des échelles spatio-temporelles géologiques ferait-il perdre peu à peu celui de la critique sociale ? Ce n'est pas impossible. Pourtant, s'en tenir à ce constat, rejeter purement et simplement l'hypothèse anthropocénique et renvoyer, au fond, chacun à la tâche qui est la sienne, aux sciences sociales la critique de la forme

2. Dipesh Chakrabarty, « The climate of history : four theses », *Critical Inquiry*, 35 (2), 2009, p. 197-222.

3. Andreas Malm, Alf Hornborg, « The geology of mankind ? A critique of the Anthropocene narrative », *The Anthropocene Review*, 2014, p. 62-69.

4. Vernadsky cite *L'Évolution créatrice de Bergson*, dans Vladimir I. Vernadsky, *La Géochimie*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1924.

actuelle du capitalisme et de son histoire, aux sciences de la vie et de la terre, l'étude des processus biogéochimiques et de leur évolution, conduirait sans aucun doute à se priver des moyens de saisir l'intelligibilité du moment historique que les sociétés contemporaines traversent. C'est ce que la diversité des chercheurs qui ont mis l'Anthropocène au calendrier de leurs recherches nous semble vouloir défendre.

Si l'Anthropocène donne bien matière à penser, c'est que par-delà cette première introduction nécessairement critique dans le monde des sciences humaines et sociales, un certain nombre des problèmes qu'il soulève résiste au traitement binaire. Nous dirions d'une certaine façon que les recherches portant sur l'Anthropocène naviguent sur un chenal que marquent des balises opposées deux à deux. Dans ses eaux, les chercheurs progressent entre le véritable inédit et l'existant invisible, entre l'humilité et l'ambition d'être à la hauteur des transformations profondes du monde qui sont en cours, entre le global qui ne peut plus être ignoré et le local qu'il ne faut pas oublier, entre le temps long de l'histoire planétaire, enfin, et celui des sociétés humaines. Les réflexions sur l'Anthropocène se déploient ainsi suivant une dialectique qui voit s'affiner progressivement les arguments et les contre-arguments. Annonçant la constitution de l'humanité en force géologique de grande ampleur, l'Anthropocène a fait une entrée tonitruante dans le paysage de la réflexion contemporaine. Il a logiquement soulevé des critiques tout aussi massives. Mais c'est parce que partisans et critiques de l'hypothèse anthropocénique ont su entrer en controverse sur la base d'arguments et de contre-arguments plus solides et plus précis que le concept s'est rapidement installé dans le champ de la recherche contemporaine et a démontré sa capacité à permettre la production de connaissances nouvelles sur le changement global. À ce titre, l'ouvrage de Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement Anthropocène*⁵, qui a grandement contribué à structurer la réflexion francophone sur l'Anthropocène, nous semble tout à fait exemplaire. Plutôt que d'opposer simplement une fin de non-recevoir au récit dominant, les auteurs firent le choix d'y répondre par une pluralisation des récits anthropocéniques leur permettant d'examiner et de discuter la variété des thèses trop vite rassemblées sous la bannière de l'Anthropocène. En définitive,

5. Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Seuil, 2013.

comme nous allons le souligner en examinant trois d'entre elles, chacune des grandes critiques qui ont été adressées à la formulation sans nuances de l'hypothèse nous semble constituer le point de départ d'une discussion qui contribue à renouveler la réflexion environnementale et conduit à une compréhension plus fine de ce qui s'est passé et de ce qui s'annonce.

L'Anthropocène fait de l'humanité le sujet unifié de l'histoire. La controverse qui suivit la parution de l'article mentionné de Dipesh Chakrabarty nous semble illustrer parfaitement ce type de progression argumentative. Rappelant les grandes disparités concernant les responsabilités historiques des différents États à l'égard du changement global, les défenseurs du Capitalocène formulaient une critique forte de l'hypothèse anthropocénique qui visait à réparer ce qui serait une forme d'injustice à l'échelle mondiale. Mais, en retour, nous pourrions légitimement nous demander si ce repli sur l'histoire occidentale de la révolution industrielle ne conduisait pas, de façon involontaire, à tenir à l'écart le reste du monde. N'y aurait-il pas, autrement dit, aussi le risque de suggérer que certains pays ne seraient pas encore entrés dans l'histoire de la planète et de commettre une injustice, sans aucun doute moins forte que la précédente, mais que l'on ne peut écarter sans autre précaution ? De ce point de vue, nous pourrions précisément relire la thèse subversive de Chakrabarty comme la volonté d'affirmer l'agentivité historique des pays « subalternes » et de refuser l'idée que le problème de la modernité ne se serait posé qu'à l'intérieur des frontières géographiques de l'Occident⁶. Il faudrait donc s'opposer à l'idée de faire de l'humanité le sujet unifié d'un nouveau grand récit, mais sans exclure pour autant certaines sociétés humaines de l'histoire anthropocénique.

L'Anthropocène est anthropocentriste. À première vue, annoncer que la Terre est entrée dans l'ère d'anthropos échappe difficilement à la qualification d'idée anthropocentriste. L'Anthropocène charrie bien cette image d'une humanité désormais aux prises avec elle-même dans un monde qu'elle a trop transformé pour ne pas partout y reconnaître son empreinte. Par là, il décrirait aussi l'enfermement inéluctable de la pensée dans une forme de solipsisme humain. Les critiques n'ont pas manqué de souligner que ce type d'annonce tenait bien plus d'une prophétie souhaitée

6. Voir sur ce point Dipesh Chakrabarty *et al.*, « Réécrire l'histoire depuis l'Anthropocène. Rewriting history from the Anthropocene », *Actuel Marx*, 61, 20 mars 2017, p. 95-105.

auto-réalisatrice que d'une observation empirique. Car, en réalité, nous ne sommes pas plus seuls que nous ne maîtrisons véritablement les commandes du vaisseau Terre. La Terre reste peuplée d'une multitude d'espèces dont nous ignorons pour la plupart l'existence même. Quant à la trajectoire évolutive de la planète, elle sera aussi définie par une succession d'événements chaotiques sur lesquels nous n'avons pas prise. Elle sera autrement dit dans une large mesure l'expression de l'autonomie d'une nature dont la fin a été trop vite annoncée⁷. Cependant, sur ce point, le discours anthropocénique peut aussi s'entendre d'une tout autre manière. Plutôt qu'une affirmation anthropocentriste, qui cache mal parfois un enthousiasme prométhéen – enfin seuls ! –, l'Anthropocène peut servir à désigner une menace, celle que fait peser l'érosion accélérée de la biodiversité mondiale. De ce point de vue, l'Anthropocène serait l'image d'un monde en devenir, dessinée pour mieux trouver les moyens de s'en écarter. Cette interprétation déplace le débat critique, qui ne s'articule plus autour de la question de l'affirmation ou du refus de l'anthropocentrisme le plus plat, mais pose celle de l'efficacité pragmatique de la mobilisation de l'Anthropocène au sein d'une stratégie catastrophiste.

Il n'y a rien de nouveau dans l'Anthropocène. L'Anthropocène a par définition voulu se placer sous le sceau de l'inédit. L'appel au référentiel du temps géologique était bien destiné à affirmer l'ampleur inouïe des transformations en cours. Il s'agissait au fond d'affirmer que l'humanité était en train d'écrire une page entièrement neuve de l'histoire de la planète et, dans le même temps, de sa propre histoire. Inédite aussi serait la prise de conscience collective des effets globaux du développement des sociétés humaines. Il y avait là une provocation trop évidente adressée aux historiens qui se méfiaient des nouveautés autoproclamées. Et c'est sans mal qu'ils ont pu contester en plusieurs points la thèse de la grande rupture ou du grand basculement anthropocénique pour lui opposer une série de ruptures et de contre-mouvements qui leur firent face, contribuant au passage au renouveau des études sur la révolution industrielle et le développement des démocraties occidentales. Cette critique consistait à opposer au grand récit de l'Anthropocène que non seulement les sociétés humaines, y compris des civilisations anciennes, ont toujours transformé leur

7. Carolyn Merchant, *Autonomous Nature. Problems of Prediction and Control From Ancient Times to the Scientific Revolution*, Londres, Routledge, 2015.

environnement, et à des échelles importantes, mais qu'en outre bon nombre de textes souvent oubliés font état d'une conscience ancienne des risques que faisaient peser ces transformations sur la planète elle-même. Dans une version forte, cette critique remet au fond entièrement en cause la légitimité scientifique du concept d'Anthropocène et des travaux qui lui sont consacrés. Peut-on sortir de cette alternative qui obligerait à choisir entre l'adhésion complète à la thèse de l'inédit anthropocénique et la négation pure et simple du concept ? C'est ce que nous permet de penser Philippe Descola dans le texte d'ouverture de cet ouvrage à l'aide d'une distinction claire et éclairante entre l'anthropisation et l'Anthropocène. Le premier phénomène décrit la façon dont les sociétés humaines se sont développées en modifiant les écosystèmes avec lesquels elles ont coévolué. Il renvoie au fond à la diversité des manières d'habiter la planète en transformant la terre. Le second ne tient donc pas sa nouveauté de la seule reconnaissance de l'empreinte spatiale des activités humaines. Elles en ont toujours eu une. Ce qui fait la spécificité de l'Anthropocène, c'est la façon dont ces transformations du monde se sont accélérées depuis au moins deux siècles et produisent des effets cumulatifs qui forment un système à l'échelle globale. Celui-ci ne se définit donc pas tant par un état général de la planète, observé de façon statique à un moment donné de son histoire, que par une dynamique particulière au sein de laquelle le poids des effets systémiques globaux est devenu tel qu'ils menacent la possibilité même pour les humains d'avoir une prise sur l'orientation des trajectoires locales ou régionales de coévolution avec les écosystèmes qu'ils habitent. De ce point de vue, l'Anthropocène sonne bien le glas d'une conception moderne du monde et d'un modèle d'action collective qui, pendant deux siècles, ont associé une capacité d'explication à un pouvoir de transformation du réel d'une efficacité indéniable. Car, comme l'a si bien démontré Carolyn Merchant⁸, qui s'en tient aujourd'hui au seul modèle de la maîtrise se condamne à ne rien comprendre aux processus en cours et à constater, impuissant, les modifications environnementales, les transformations des climats locaux, les perturbations atmosphériques violentes, les migrations d'espèces tout autant que les migrations humaines, etc. Tout l'enjeu des recherches sur le changement global nous semble

8. *Ibid.*

résider dans leur capacité à produire des connaissances sur ces dynamiques, que cela soit pour en retracer l'histoire, pour en saisir les effets sociaux et écologiques actuels ou pour penser les moyens juridiques et politiques de s'y adapter et de chercher à infléchir les tendances lourdes dont elles sont le moteur.

C'est à cette entreprise que veut contribuer cet ouvrage que nous avons structuré en quatre grandes parties renvoyant, en définitive, à la division des tâches que nous venons d'évoquer. La première partie, « Récits et contre-récits anthropocéniques », offre un large panorama des différentes mises en récit de l'Anthropocène, qui permettra de saisir la nature exacte des controverses portant sur la pertinence de donner aux transformations en cours le nom d'Anthropocène. Nous y avons, autrement dit, rassemblé une diversité de récits et de contre-récits anthropocéniques qui souvent se répondent les uns les autres. Repartant de l'article polémique de Dipesh Chakrabarty, Clive Hamilton soutient, pour commencer, contre les défenseurs du Capitalocène, la thèse anthropocénique de la convergence entre l'histoire humaine et l'histoire géologique. Refusant également la naturalisation de l'humanité dépeinte sous les seuls traits d'une espèce biologique, il en appelle au développement d'une nouvelle philosophie de l'histoire. Suivant une direction voisine, Yves Cochet dialogue avec une critique marxiste de l'Anthropocène pour indiquer la façon dont son interprétation catastrophiste s'en distingue et appelle à une transformation profonde de la pensée politique. Proposant, de son côté, une typologie des interprétations possibles de l'Anthropocène, Dominique Bourg affine les contours d'une conception écologiste de l'Anthropocène prenant la mesure du caractère inédit de la situation actuelle. Par la suite, dans une contribution charnière, les géographes Simon Lewis et Mark Maslin soulignent les enjeux de la datation précise de l'entrée dans l'Anthropocène, avant de défendre leur proposition de le faire débiter en 1610. La contribution d'Alf Hornborg nous fait, quant à elle, entrer dans les contre-récits anthropocéniques en dialoguant notamment avec Clive Hamilton. S'appuyant sur la critique de l'Anthropocène qu'il a développée avec Andreas Malm, il souligne qu'au-delà de la question de la pertinence de l'appellation de Capitalocène, l'enjeu majeur de cette critique est de faire apparaître la façon dont les flux de ressources asymétriques à l'échelle mondiale constituent des échanges écologiques inégaux et injustes. Soulignant la dimension genrée du récit anthropocénique dominant, Émilie Hache expose les pensées de l'effondrement aux

critiques écoféministes. Invitant à une forme de ralentissement face à la profusion de productions théoriques accompagnant l'Anthropocène, elle propose de faire de ce moment historique l'occasion de réinterroger les liens établis entre théorie et empirie, entre fiction et non-fiction et, enfin, entre politique et spiritualité. Poursuivant la pluralisation des regards portés sur l'Anthropocène, Hiav-Yen Dam et Sébastien Scotto Di Vettimo ébranlent l'eurocentrisme de certains des débats en cours en examinant la proposition suivante : et si le changement global en cours était aussi un « Sinocène » ? De façon plus radicale, Barbara Glowczewski et Christophe Laurens critiquent l'arrogance du nom même d'Anthropocène qui semble entériner l'asservissement des formes de vie ne reconnaissant pas l'anthropos naturaliste de l'Occident. C'est ensuite dans les récits de science-fiction dystopiques qui prennent pour cadre un environnement dévasté que Yannick Rumpala propose de trouver des manières nouvelles de penser l'Anthropocène et d'engager une réflexion écologique. Enfin, dans une perspective esthétique, Tommaso Guariento conclut cette première partie en interrogeant, quant à lui, la culture visuelle de l'Anthropocène. Contre les aspirations au retour d'une prémodernité fantasmée qu'il repère dans cette culture, il en appelle à la force d'une esthétique utopique capable d'inspirer de nouvelles manières de vivre avec la biosphère et annonce par-là la partie suivante.

La deuxième partie de l'ouvrage, « Habiter la terre à l'âge de l'Anthropocène », est consacrée à un ensemble de réflexions dont la caractéristique commune est de contribuer à la définition de manières de vivre et d'habiter l'espace dans l'Anthropocène. L'attention aux espaces de vie est au cœur de la contribution de Michel Lussault. Posant dans son texte les jalons d'une politique de l'attention écoumènale ou *spatial care*, il ouvre une voie nouvelle permettant de repenser les manières de (co)habiter l'espace. Attirant l'attention sur les enjeux de santé qu'implique la transformation profonde des environnements habités par les populations humaines, Marie-Hélène Parizeau plaide en faveur d'une définition écologique de la santé, fondée sur une relation plus équilibrée entre la personne, les communautés humaines et l'environnement. Ouvrant ensuite une série de contributions œuvrant au décentrement de la réflexion de la seule cosmologie occidentale, Geremia Cometti conduit une enquête anthropologique dans les Andes péruviennes, afin d'évaluer la pertinence de la notion d'Anthropocène pour le peuple q'eros. Contre les approches surplombantes et

déterritorialisées de la justice climatique, Astrid Ulloa plaide, de son côté, en faveur de la reconnaissance des revendications des peuples autochtones, fondées sur des conceptions du monde qui accordent une place centrale aux relations entre les humains et les non-humains. Mobilisant d'autres expériences et savoirs, Germán Palacio, Alberto Vargas et Elizabeth Hennessy proposent une réflexion sur l'articulation nécessaire entre le global et le local, qui souligne la nécessité de voir les chercheurs en sciences sociales se saisir de l'Anthropocène. Comment apprendre à vivre dans l'Anthropocène ? s'interroge ensuite Virginia García-Acosta dans sa contribution. En commençant par nous intéresser à l'histoire de la construction sociale des risques et des stratégies adaptatives développées par les populations frappées par des catastrophes naturelles, répond-elle en s'appuyant sur des études empiriques menées en Amérique latine et au Mexique. C'est enfin vers une remise en cause de l'anthropocentrisme du « nouvel âge de l'homme » que nous conduisent les deux dernières contributions de cette partie. Baptiste Morizot s'interroge en premier lieu sur le devenir du sauvage à l'Anthropocène. À partir de la question du retour du loup qui profite des espaces libérés par le retrait de certaines activités humaines, il engage une réflexion sur des formes de cohabitation nouvelles avec les êtres sauvages. Virginie Maris souligne ensuite la façon dont l'Anthropocène met à l'épreuve la conservation de la biodiversité. Contre la dissolution de la distinction entre processus anthropiques et processus naturels, elle réaffirme l'importance de la préservation de territoires peu anthropisés dans les stratégies d'adaptation des espèces aux changements globaux.

La troisième partie, « Sciences, histoire et épistémologie », s'engage sur le terrain d'une réflexion qui interroge la nature et les méthodes des sciences cherchant à produire des connaissances sur le changement global. Soulevant la question vertigineuse de la possibilité de penser une Terre dont les humains auraient disparu, Pierre de Jouvancourt propose une réflexion sur les difficultés épistémologiques que pose l'Anthropocène, à partir d'une anecdote célèbre dans l'histoire de la géologie, celle de la fin de l'ichtyosaure. C'est à partir d'une réflexion sur l'épistémologie des sciences du système Terre que Sébastien Dutreuil met en lumière ensuite ce qui constitue l'ambition principale des recherches menées au sein de ces disciplines. Marginalisant la question de la périodisation de l'histoire planétaire, il souligne comment celles-ci cherchent avant tout à mettre au point des modèles prédictifs au

service de l'action politique. Insistant avec force sur les effets épistémiques du récit monolithique de l'Anthropocène, Bernadette Bensaude-Vincent et Sacha Loeve lui opposent une histoire du carbone et de ses multiples modes d'existence qui échappent au piège du temps unique. Vincent Devictor conclut, enfin, cette partie en interrogeant la quantification de l'Anthropocène. Si ce dernier aime, en effet, à se mettre en nombres et en courbes, qui est le sujet quantificateur à l'initiative de la production massive de ces données globales ? nous invite-t-il à nous demander. En se focalisant sur la construction des indicateurs de biodiversité mondiale, il dessine les contours d'une « stratégie sans stratégie ».

La quatrième et dernière partie de l'ouvrage, « Politique, droit et morale », traite des modalités d'action collective permettant d'atténuer et de s'adapter au changement global. Dans une perspective juridique, Bronwyn Lay examine les réponses que le droit pourrait apporter face aux violences anthropocéniques. À partir d'une lecture du *Contrat naturel* de Michel Serres, elle décrit les cultures juridiques qui pourraient intégrer la notion de violence objective ou matérielle faite à la Terre. Prolongeant la réflexion sur le droit, Isabelle Delpa soulève une épineuse question : l'Anthropocène ne pousse-t-il pas le droit international dans ses retranchements ? À partir d'expériences de pensée, et en particulier de la fiction d'un État vide, elle propose une réflexion sur les limites du droit international dans son état actuel pour répondre aux enjeux juridiques caractéristiques de l'Anthropocène. C'est sur le terrain éthique que nous emmène Dale Jamieson. Partant du constat de notre pouvoir technologique démesuré sur la nature et de notre impuissance à prendre des mesures face au changement climatique, il nous invite à restaurer notre capacité d'agir en adoptant une éthique écologique dont la vertu principale est le respect envers la nature. Pierre Charbonnier propose ensuite, dans la première des quatre dernières contributions de l'ouvrage consacrées à l'approche politique de l'Anthropocène, un essai d'histoire analogique qui redonne force à l'ambition démocratique face à la révolution anthropocénique, en rappelant que les démocraties modernes se sont constituées pour protéger la société et son environnement naturel des conséquences trop néfastes de la révolution industrielle. Proposant une synthèse claire de la réflexion sur la notion de justice climatique, Lydie Laigle examine ensuite la façon dont l'Anthropocène contribue à redéfinir les termes de ce débat. Elle invite également à associer plus étroitement cette réflexion à

celle portant sur la construction d'un rapport démocratique à l'Anthropocène. Dans la contribution suivante, Catherine Larrère met le récit anthropocénique à l'épreuve des défis de la philosophie politique actuelle et définit deux conditions permettant de lui reconnaître une valeur heuristique : la première tient à sa capacité à contribuer à la redéfinition d'un modèle d'action collective, la seconde à inspirer une conception nouvelle de la responsabilité. Stefan Aykut, enfin, aborde en politiste la question de notre incapacité à formuler une réponse à la hauteur des enjeux du changement climatique. Après avoir souligné quelques-unes des raisons de cet échec, il soutient que l'Anthropocène peut nous aider à construire une réponse collective au problème climatique en contribuant à la rematérialisation et à la reterritorialisation du changement global.

Ainsi s'achève la présentation de l'engagement intellectuel de chacun des contributeurs de cet ouvrage, qu'il nous a semblé précieux de rassembler dans un même livre, pour penser l'Anthropocène. Ces différents travaux nous paraissent, en effet, composer dans leur diversité disciplinaire et géographique un regard collectif capable d'éclairer les multiples facettes de l'Anthropocène. Avant d'en laisser le lecteur seul juge, nous souhaitons remercier chaleureusement l'ensemble des auteurs de leur engagement dans ce projet.